

STYLITE

OU

LES RELIGIEUSES.

VII (suite).

Le premier qu'on lui mit entre les mains fut l'*Ame élevée à Dieu*, par le père Bouhours, et le *Pensez-y-bien ?* C'étaient, certes, deux ouvrages bien avancés pour cette petite créature de six ans ; n'importe, elle les lisait sans cesse, les lisait avec passion, et y puisait une soif de perfection chrétienne qu'elle poursuivit et posséda longtemps.

Un soir d'hiver, achevant auprès du feu la lecture d'une histoire japonaise racontant qu'à une époque où la religion chrétienne était proscrite au Japon, une famille s'affligeait dans la crainte que les enfants reniassent leur Dieu, vaincus qu'ils seraient par la douleur ; le plus jeune, pendant l'entretien de son père et de sa mère, faisait, en silence, rougir une barre de fer qu'il s'appliqua ensuite stoïquement sur la main, afin de prouver qu'il ne redoutait pas le martyre. Stylite imita cette tentative, et subit la même épreuve. Elle poussa un grand cri, cela est vrai ; sa mère accourut, la pansa, mais Stylite n'avoua point dans quel but elle s'était fait une brûlure dont les traces ne devaient jamais s'effacer.

Ce fut ensuite la *Vie des Saints* qu'elle dévora.

Elle ne la lut que pour l'imiter.

Elle cherchait sans fin autour d'elle des instruments de torture. Un jour elle prit une chaîne de fer, la mit autour de sa taille, et la serra si bien qu'il fallut plus tard l'arracher de la chair vive.

L'argent de ses menus plaisirs était distribué aux pauvres.

Elle ne vivait que pour prier et pour s'instruire.

Le *Spectacle de la Nature*, de l'abbé Peluche, lui